

CORRESPONDANCE.

M. CARLIER dépose, pour le concours du prix Godard, son mémoire sur la croissance, lu par M. Letourneau dans l'avant-dernière séance.

ÉLECTION.

M. A. SCHLEICHER est élu membre titulaire.

COMMUNICATIONS.

Le langage sifflé des Canaries ;

PAR M. LAJARD.

Les notes que je vais lire se rapportent au langage sifflé des habitants des îles Canaries. Nous n'avions jusqu'ici sur ce langage que des renseignements assez vagues. Il paraissait constituer un système phonétique spécial, sans aucun rapport avec les formes actuellement connues. Un séjour récent dans l'archipel m'a permis de voir qu'il n'en était rien et d'en fixer exactement la nature.

La bibliographie est sommaire.

M. Bouquet de la Grye, envoyé, il y a quelque temps, à Ténériffe, pour déterminer les coordonnées géographiques de cette station d'une manière plus précise, a publié, dans l'*Annuaire du Bureau des longitudes de 1889*, la relation de son passage aux Canaries et d'une ascension du célèbre pic. Nous y trouvons signalée l'existence d'un curieux langage sifflé répandu parmi les habitants et que l'amiral croyait limité à l'île de la Gomère.

N'étant allé qu'à Ténériffe, où on ne le trouve pas, il donne les renseignements qu'il tient de quelques personnes, et, en particulier, du général Carlos de Riveira.

« Les bergers de Gomera, dit-il, ont un langage sifflé qui leur vient des Guanches ; les modulations représentent des idées et des articulations, et les sons qu'ils émettent s'enten-

dent à des distances prodigieuses... J'estime qu'il serait digne des philologues d'étudier ce langage préhistorique conservé sur un sommet qui a pu appartenir à l'antique Atlantide. Ne serait-il point intéressant d'analyser sa formation, de rechercher les relations qui l'unissent au vocabulaire guanche, dont bien des mots ont été conservés, et de pénétrer plus avant dans le passé de cette race que les chroniqueurs nous représentent comme belle, vertueuse et pleine de courage? »

Chez les voyageurs, on trouve peu de chose. Ils se bornent à dire que le sifflet est employé à la Gomère, et que ce genre de communication est parfait pour permettre certaines conversations ¹.

Samler Brown ² ajoute que les montagnards de Chipude passent pour les meilleurs siffleurs.

Charles Edwards ³ raconte que partout où il passait, les paysans accouraient en foule, connaissant déjà son arrivée, son but et ses occupations. Les guides avaient répandu partout ces nouvelles à l'aide du sifflet. C'était là, dit-il, une des choses les plus curieuses que l'on puisse voir.

Le docteur Verneau ⁴ décrit la même impression et la surprise qu'elle lui a causée.

Mon ami et notre confrère, le docteur Chil y Naranjo, directeur du musée de Las Palmas, au cours du récit de ses fouilles dans les cavernes de l'archipel, montre qu'il a été en rapport avec des insulaires sachant siffler; mais, occupé de questions historiques, il n'a pas porté de ce côté son attention.

Enfin, M. Quedenfeld, dans un mémoire sur ce sujet, n'est point parvenu à l'élucider.

Voilà à peu près tout ce que nous savions sur cette question jusqu'à présent.

A Ténériffe, je n'ai pas trouvé de langage sifflé. J'ai parcouru l'île en divers sens, chose facile; les montagnards ne

¹ Samler Brown, *Madeira and the Canary Islands*. London.

² *Id.*

³ *Graphic*, etc.

⁴ *Cinq ans aux îles Canaries*, 1891. Paris.

sifflaient pas. A Guïmar, le curé m'a raconté une expérience faite par lui quand il habitait la Gomère, et en collaboration avec un officier. Quoique ayant résidé longtemps dans le pays même, le prêtre n'en entendait pas un mot. Il est vrai de dire que cet usage est limité aux gens pauvres et aux bergers; beaucoup d'insulaires de l'archipel ignorent même son existence. Le commandant avait mandé auprès de lui un soldat de son régiment caserné sur la côte opposée en le faisant siffler par son nom.

Ce simple récit me faisait espérer déjà d'arriver facilement à bout de la difficulté. Le langage sifflé n'était pas un ensemble plus ou moins compliqué de signaux, se bornant à traduire seulement des idées et d'une façon dénuée de tout rapport avec le langage ordinaire. Il avait, au contraire, à sa disposition des ressources permettant de suivre une à une et d'interpréter à sa manière les syllabes d'un nom propre. C'était un point capital, et il n'en fallait pas davantage pour passer de là à l'analyse complète du système.

Je partis alors pour la Gomère. En passant à l'île de Fer¹, je vis aussitôt que le domaine du sifflet s'étendait jusque-là. Plus tard, je n'ai trouvé que peu de différence entre ces deux îles sous ce rapport. J'ai donc commencé mon étude avec les Herreños.

Il suffit, pour avoir la première idée du sifflet, de se promener au bord des ravins appelés *barrancos*, et qui sillonnent l'île de divers côtés. Le voyageur ne tarde pas à entendre des bergers qui s'appellent; souvent son guide se mêle à la conversation.

Le son est fort et perçant; il arrive à parcourir une grande distance, l'hiver surtout, en l'absence des alizés. Suivant la manière dont il est donné, il peut atteindre une portée plus ou moins grande, comme on le verra plus loin. M. Verneau l'a entendu de 3 kilomètres. Les insulaires se sont vantés devant moi de correspondre avec les navires qui sont au mouillage

¹ En espagnol *Hierro*.

près de Gran Reyes. A Las Palmas, plusieurs Herreños m'ont assuré que le sifflet pouvait s'entendre à une distance égale à celle qui existe entre la ville et le port de la Luz. Cette assertion me paraît très exagérée ; il y a là 3 kilomètres et demi. Le sifflet dépasse donc de beaucoup la portée de la voix.

Les sons courent du grave à l'aigu pour redescendre souvent au grave très rapidement à la fin de la phrase et à mesure que le souffle s'affaiblit et vient à cesser. Pour une même phrase, le registre varie avec les personnes, chacune a le sien propre. Ces particularités s'expliquent très simplement, comme on le verra plus loin.

Je réunis, pour commencer mon étude, plusieurs Herreños, huit ensemble, d'âge divers et de professions différentes, bergers et boulangers surtout.

Il est facile d'être entendu des Canariens : ils parlent tous espagnol. Si l'on excepte quelques mots spéciaux à l'archipel, c'est du castillan. Il n'est donc pas nécessaire d'apprendre un dialecte particulier, comme il serait bon dans mainte province de la Péninsule. Cet avantage est compensé par un inconvénient ; les voyageurs doivent se mettre en garde contre lui. Les insulaires répondent généralement oui à toutes les questions. Soit crainte de désobliger un étranger, soit timidité ou toute autre chose, la négation leur répugne. Cette étrange politesse est pleine d'écueils. Elle m'a obligé à prendre la disposition précédente. Si je me permets d'exposer la manière dont j'ai tourné la difficulté, c'est que j'ai cru être utile en donnant une indication propre à faciliter leur tâche à ceux qui songeraient à faire une étude analogue.

Après avoir fait siffler mes hommes à leur guise, je leur proposai quelques mots à reproduire. Je pouvais saisir ainsi les variations de l'un à l'autre dans la manière d'obtenir les sons et les modulations. Je profitais de leurs opinions différentes au sujet de mes demandes. Il était aisé enfin de tirer parti de leur émulation.

Ayant trouvé plus tard des ouvriers herreños à Las Palmas (l'île de Fer fournit tous les boulangers), il m'a été facile d'en

réunir plusieurs aussi dans la ville, et chacun s'exerçait à faire mieux que son compagnon, soit pour me montrer les différentes manières de tirer des sons, soit pour les rendre plus distincts à l'oreille. Il m'arrivait d'obtenir des éclaircissements imprévus, auxquels je n'aurais pas songé. Quelquefois les siffleurs se trouvaient en contradiction entre eux. C'était un avantage pour saisir les nuances de la prononciation du même mot d'une bouche à l'autre et de profiter de l'amour-propre de chacun.



Fig. 1.



Fig. 2.



Fig. 3.



Fig. 4.

Les sons s'obtiennent de diverses façons, le plus souvent avec l'aide de la main. Voici les attitudes les plus fréquentes :

A. Avec une main :

1° Et le petit doigt (fig. 1). Celui-ci est porté dans la bouche tout entier et plié sur lui-même, la face palmaire de la main dirigée en haut, le pouce étendu. Le doigt forme une anse horizontale qui vient se placer entre les dents. La partie ouverte de la courbe est fermée par la langue qui s'appuie en dessous, laissant seulement au milieu un orifice étroit pour l'échappement de l'air. Le petit doigt est fréquemment en usage dans cette position.

2° Avec l'index plié. On se sert également de ce doigt (fig. 2). Les autres sont trop peu indépendants et se trouvent serrés les uns sur les autres ; leur emploi est incommode.

3° Avec l'index étendu (fig. 3). Le bout s'applique sur la langue, la pulpe en dessous. L'air sort par un léger vide ménagé d'un côté, entre les incisives supérieures, la phalange, et la masse de la langue qui ferme le reste.

4° Avec les deuxième et quatrième doigts. Ils viennent se toucher par l'extrémité au milieu de la bouche; le vent trouve sa voie entre ces doigts et la langue, qui est en dessous. Le troisième doigt est inutile; il reste en l'air au milieu du visage, à côté de l'aile du nez. C'est la position que j'ai adoptée, trouvant plus facile de n'en point changer; elle est répandue parmi les femmes (fig. 4).

5° Avec le deuxième et le cinquième. Le mécanisme est identique. Le cinquième doigt prend simplement la place du précédent. C'est là une manière fort incommode et peu employée, la bouche est élargie démesurément.

B. Avec les deux mains.

Les procédés se subdivisent ici en deux groupes, selon que les Canariens emploient un ou plusieurs doigts de chaque main à la fois.



Fig. 5.



Fig. 6.

1° Avec un seul doigt de chaque main. Ils sont étendus, rectilignes, et forment un angle plus ou moins aigu. Ce sont ordinairement les index (fig. 5) ou les petits doigts (fig. 6). Les phalanges se touchent ordinairement par leur face dorsale ou leur côté externe; les ongles sont en contact souvent. Les autres doigts servent aussi de la même façon; cela m'a paru plus rare cependant. Une règle générale est d'employer des doigts de même nom; je ne l'ai jamais vue en défaut. La position par rapport aux ongles offre plus de latitude. On en trouve d'autres de temps en temps.

2° Avec deux doigts de chaque main. Ce sont les deuxième

et troisième, tous les deux étendus, allongés (fig. 6) et posés parallèlement dans la bouche, les ongles en dessus. Ils laissent entre les index une fente étroite. Les quatre doigts se trouvent ainsi dans un même plan horizontal. La bouche en est remplie et c'est fort incommode. Les bergers ont recours à cette extrémité pour obtenir des effets plus intenses, des appels à grande distance. Cette position ne paraît pas servir à la conversation, mais elle est intéressante au point de vue précédent, donnant le maximum de sonorité possible.

C. Enfin, on peut encore siffler sans le secours des doigts. La langue se creuse en forme de gouttière, les bords relevés latéralement, et s'applique ainsi sous les incisives de la mâchoire supérieure. Sans le sillon médian ainsi formé, la situation de la langue aurait quelque analogie avec celle nécessitée par la prononciation du *th* doux anglais. Chez les Gomériens, la lèvre supérieure participe, dans une certaine mesure, à ce travail ; elle s'étire transversalement et s'abaisse jusqu'au voisinage de l'orifice réservé à la sortie de l'air. Ceci ne nécessite aucun effort. De légers mouvements musculaires suffisent, mais le son paraît moins fort et moins distinct. Le procédé s'applique aux faibles distances. Il me semble moins employé que les précédents.

A part les réserves ci-dessus, ces diverses positions n'ont aucune influence sur le langage lui-même. Elles sont indifférentes. Chacun choisit, dès l'enfance, celle qui lui convient le mieux et, d'ordinaire, n'en change plus. Ce n'est là, du reste, qu'une question d'habitude ; mes Herreños les connaissaient toutes et les essayaient devant moi, mais, entre eux, ils se servaient chacun de la sienne.

La première chose à faire ensuite était d'examiner la question au point de vue musical. Existe-t-il un rapport quelconque entre ce langage et la musique ? Or, pour un même mot, l'échelle des notes est parcourue différemment, suivant la personne qui siffle. L'un commence par un son grave, monte ensuite, pour redescendre à nouveau ; l'autre choisit un point de départ beaucoup plus élevé et descend à per

près au même degré. Chacun se sert d'un registre différent ; il y a analogie, mais non identité. Cette observation exclut toute hypothèse musicale. Un pareil système, en effet, n'est pas susceptible d'admettre les faits précédents. L'oreille ne réclamerait, il est vrai, ni la mesure, ni des intervalles séparés, mais, tout au moins, une manière à peu près égale, pour les cas identiques, de courir entre le grave et l'aigu. La tonalité pourrait changer, mais non les principaux rapports avec les éléments constitutifs de la phrase. Rien de semblable ici ; le seul caractère commun est quelquefois la terminaison, et encore n'est-il pas constant. En second lieu, le sifflet n'a rien de mélodieux, quoi qu'on en ait dit.

Il fallait donc chercher ailleurs. Existe-t-il un rapport quelconque entre les sons et les syllabes des noms propres sifflés ? Je demande des prénoms, les uns courts, les autres longs : *Juan*, Jean ; *Pedro*, Pierre ; *Encarnacion*, Incarnation.

Le berger siffle, les sons s'allongent en même temps. On distingue les articulations qui correspondent exactement aux syllabes parlées, mais il s'en trouve toujours une de plus que le nombre.

Juan, deux coups de sifflet : l'un grave, l'autre aigu.

Pedro, trois coups : un grave, deux aigus.

Fortunato, cinq : un grave, trois aigus et un grave à la fin.

L'explication de cette différence, faite pour tromper tous les observateurs, est très simple. Le premier sifflement correspond à une longue interjection précédant le nom propre : c'est un appel. La langue sifflée est faite pour être entendue de loin, à grande distance. Le début de toute conversation consiste à héler quelqu'un :

Hé, Joseph ! Hé, Dominique !

Voilà la syllabe surnuméraire.

Cette difficulté résolue, il ne fallait plus beaucoup de temps pour généraliser. Pareille concordance existait entre le sifflet et tous les mots canariens. Le sifflet les suivait une à une : la prétendue langue est de l'espagnol sifflé. Le sifflet n'a rien de spécial ; il ne constitue pas un système distinct du lan-

gage articulé, comme on le croyait ; c'est simplement un moyen de porter plus loin la parole.

Le moindre doute à ce sujet est impossible, quand on en vient à s'essayer soi-même à cet exercice. Après deux ou trois semaines, on siffle. C'est ce qui m'est arrivé à moi-même, sur le conseil de mes hommes. Ceux-ci me déclarèrent alors qu'ils n'avaient plus rien à m'apprendre.

Il suffit, en effet, pour faire comme eux, de parler et de siffler en même temps. On s'aperçoit, alors, que les muscles, tout gênés qu'ils sont par la présence des doigts et l'émission du sifflet, conservent néanmoins une certaine indépendance. Tout mouvement n'est pas devenu impossible. Il se produit certaines contractions, trace de celles qui correspondent aux mots. Quoique impuissants à les produire, ils modifient suffisamment la note générale pour être sensibles à l'ouïe. L'oreille du Gomérien saisit au passage ces touches fuyantes qui se perdent dans la note fondamentale du sifflet, et, sous ce voile, l'habitude distingue la parole.

M. Quedenfeldt, dans le mémoire cité plus haut¹, n'a pas vu cette facile solution. Après avoir adopté l'opinion des auteurs tels que don Juan Béthencourt² et don Antonio Manrique³, sur le sifflet comme langage articulé, contrairement à celle de M. Joest, et avoir entrevu ses rapports avec la langue espagnole, il donne une explication erronée de ses principes. La notation musicale accompagnant les phrases qu'il a entendues ne correspond à rien de réel. J'ai montré plus haut comment on ne trouve pas d'intervalles, les sons passant d'un ton à l'autre par gradations insensibles, et le tout n'étant que le mélange du langage ordinaire avec le son du sifflet, servant à le renforcer au détriment de sa netteté.

C'est un avantage pour un inconvénient, et ce dernier est si grand, qu'on a peine à se représenter comment les Canariens peuvent entendre le langage à ce point modifié.

¹ *Zeitschrift für Ethnologie*, 1887.

² *Revue des Canaries*, 8 novembre 1881.

³ *Patria de Madrid*, 2 septembre 1883.

Tel est le mécanisme, très simple, du langage sifflé. Nous avons peine à nous représenter comment les Canariens peuvent l'entendre. Mais la prononciation de nos langues européennes est tissée, elle aussi, de fils très légers. Que d'étude ne faut-il pas pour arriver à prononcer l'*r* espagnol, le *c* italien ! Combien y réussissent-ils jamais ! Que d'efforts pour apprécier les imperceptibles différences du *w* anglais employé comme consonne ou dans une diphtongue ! Ce sont des difficultés du même ordre. Un détail montre qu'on ne doit pas les exagérer : les chiens reconnaissent leur nom sifflé avec son timbre, lorsqu'il est donné par leur maître.

Le langage sifflé, cela est évident d'après ce qui précède, est très difficile à entendre. On parvient, en quelques jours, à se servir des phrases les plus usuelles, mais il est très long de les comprendre, quand c'est un autre qui les siffle. Tout le monde pourra s'exprimer assez vite, à l'aide de ces indications. On dira : *Domingo, venga acá*, « Dominique, venez ici », ou bien : « Attendez-moi, je vais vous trouver », mais on aura beaucoup de peine à savoir la réponse. A moins d'être un auditif parfait, cette éducation de l'ouïe sera pénible.

J'avoue que j'y ai moi-même peu réussi. Je puis m'exprimer assez bien dans quelques phrases courtes, et je suis compris ; mais, pour savoir ce qu'on me dit, c'est plus difficile. L'*a* ressemble à l'*o* ; l'*e* et l'*i* sont aussi très voisins. Mais ce qu'il nous faut simplement, c'est connaître le mécanisme, et ce but est atteint : le langage sifflé des Canaries est de l'espagnol sifflé.

Une cause d'erreur importante, propre à tromper les observateurs et à les éloigner momentanément de ces conclusions, m'a arrêté pendant quelque temps. La plupart des Herreños, quand on leur demande s'ils pourraient siffler tout ce qu'ils veulent, répondent que c'est impossible. Leur interlocuteur pense alors que certains mots manquent au vocabulaire de ses Canariens et il est porté à déduire de là l'existence d'une langue particulière ou, tout au moins, d'un

système de signes spéciaux sans rapports avec le castillan. Comment, en effet, expliquer sans cela une semblable lacune chez des gens parlant l'espagnol ? La chose est cependant facile. Le Gomérien, et il est souvent inapte à l'expliquer, pourrait siffler ces mots très aisément, mais ils ne seraient probablement pas compris, en raison de la rareté de leur emploi. Tout repose ici, nous l'avons vu, sur de légères nuances du sifflet, et une longue pratique est nécessaire pour les distinguer. Les mots dont il se sert sont, d'ordinaire, les termes les plus usuels du répertoire de la vie pastorale et agricole. Les autres viennent rarement sur leurs lèvres et, étant sifflés, ont grande chance de n'être pas entendus. Aussi mes hommes me dirent-ils qu'ils ne pourraient pas siffler une page de journal.

Restait à examiner ce langage au point de vue de ses rapports avec les mots guanches que nous possédons. On connaît, sur cet idiome, les recherches de Sabin-Berthelot, Hovclacque, du général Faidherbe, etc. Les dictionnaires de l'île de Fer, de Ténériffe, de la Gomère et de la grande Canarie furent employés à cet effet¹. Les natifs reconnurent quelques termes² : c'étaient ceux qui sont encore en usage dans ces îles. J'ai pu y ajouter les suivants :

Bernegal, cruche de Ténériffe ; *Fole*, outre à vin ; *Tofio*, ustensile propre à la fabrication du fromage.

Les autres mots n'étaient pas compris en langage ordinaire ni en langage sifflé. Malgré les données que nous en avons tirées, l'étude du sifflet ne fournira donc pas une contribution sensible à celle de la langue guanche, quoi qu'il ait paru des mémoires pour le montrer sous un autre jour, y voir un système musical et même le proposer à l'adoption générale.

L'aire de distribution du sifflet s'étend à l'île de Fer et à la Gomère ; c'est là qu'on le trouve avec son développement. Ce sont aussi à peu près les plus petites du groupe, en excep-

¹ Je me suis servi de ceux des *Estudios* du docteur Chil.

² Ce sont : *berote* (*sempervivens Canariensis*), *chivato* (chevreau), *ganigo* (écuelle), *quirre* (vautour), *tehuete* (sac à gosio).

tant Allegranza et Graziosa, qui méritent simplement le nom d'îlots. Ténériffe, nous l'avons vu, est en dehors. A la Grande Canarie, j'en ai trouvé des traces assez vagues.

Dans la visite que le docteur Chil a faite aux grottes de Guayadeque¹, d'un accès dangereux, un des hommes qui l'accompagnaient m'a paru savoir siffler. C'était un guide choisi parmi ceux appelés *enriscadores*². Après avoir réussi à pénétrer dans la chambre sépulcrale, « il donna un coup de sifflet pour avertir ceux qui étaient restés au pied de la falaise qu'il avait trouvé une momie ». J'ai demandé au docteur si le fait s'était produit plusieurs fois, mais je n'ai pu me faire une opinion certaine à ce sujet. Dans les villages où j'ai passé, à Telde, Atalaya, San Mateo, j'ai cherché sans succès. A Las Palmas, pendant que j'apprenais à siffler, sur le conseil de mes Herreños, quand j'essayais de me livrer à cet exercice en pleine rue, je devenais immédiatement l'objet de l'attention générale, même dans les quartiers pauvres de la ville haute, et il m'est arrivé d'entendre la qualification de *medio loco*³.

Les renseignements recueillis sur Palma, Lanzerote et Fuerteventura ne sont pas favorables à la langue sifflée. Elle ne paraît constituer un moyen étendu de communication qu'à l'île de Fer et à la Gomère. La population de ces îles peut être évaluée à 10000 habitants.

Le sifflet vient des anciens Canariens, des Guanches. Le mot de *Guanche* s'emploie avec des sens assez divers. Les uns s'en servent comme terme général pour distinguer l'ensemble de la population sauvage répandue dans les îles Fortunées au moment de la conquête ; les autres, les seuls habitants de Ténériffe, et d'autres, avec plus de raison, pour distinguer une des races de l'archipel. Les travaux d'anthropologie et les mensurations craniologiques⁴ nous représentent ces po-

¹ *Estudios*, Grimpeurs.

² *Id.*

³ A moitié fou.

⁴ Dr Verneau, *Rapport sur une mission scientifique.*

pulations comme appartenant à des éléments distincts. Ce n'est pas le lieu ici d'entrer dans le détail de cette question ; il suffira de la signaler, à cause de la fréquence avec laquelle revient ce mot de Guanche quand il s'agit des Canaries et sans que les auteurs prennent la précaution de préciser ce qu'ils entendent exactement par ce terme.

Les historiens ¹ sont unanimes à peu près à nous représenter les naturels du pays comme possédant le sifflet ; nous ne le trouvons pas toutefois considéré comme un moyen de communication ; ils n'en ont pas compris le sens.

Le récit des chapelains de Béthencourt contient cependant une mention particulière au sujet du langage des habitants. « Ils parlaient, écrivaient Bontier et le Verrier, des baulièvres, ainsi que si fussent sans langue, et, dit-on pardessà que ung grand prince pour aucun méffait leur fit tailler leur langue, et, selon la manière de leur parler, on pourrait le croire. »

Quand Garcia de la Herrera débarqua à Añaza de Bufadero pour s'emparer de l'île de Ténériffe, en 1470, « les Guanches se présentèrent armés de grosses lances et de pierres tranchantes, donnant de la voix et du sifflet en signal de guerre² ».

Le docteur Chil décrit leur manière de combattre d'après les vieux auteurs, « dando silbos y gritos ».

« Les sifflements des Guanches partaient de tous côtés, si terribles que les plus braves étaient émus³. »

Il ne paraît pas que le sifflet fût limité autrefois à la Gomère et à l'île de Fer. Le défaut de précision relatif à une époque étrangère à l'observation scientifique doit obliger à quelques réserves. Les textes semblent prouver cependant que le sifflet était en usage à Ténériffe. Il serait donc en régression aujourd'hui, disparaissant avec le genre de vie et les conditions du milieu qui lui avait donné naissance. Les langues, on le sait, naissent, s'épanouissent, se transforment et meurent, comme

¹ Viera y Clavijo, etc.

² Chil, *Estudios*.

³ Bouquet de la Grye, *Annuaire du Bureau des longitudes*, 1839.

les êtres vivants. Englobé dans la synthèse générale de l'évolution qui embrasse toute chose, le langage sifflé disparaît de cette manière. Répandu autrefois dans l'archipel, il est confiné aujourd'hui dans deux îles. Tout en se tenant en garde contre les relations des chroniqueurs, moines ou flibustiers, on doit regarder comme probable qu'il fût là d'un usage général, à Ténériffe surtout, tout au moins dans une partie de la population. Deux ou trois races vivaient côte à côte ; il existait des castes. La race primitive semblait avoir subi un mouvement de recul vers les îles les plus éloignées du continent. C'est là qu'on le retrouve aujourd'hui, à la Gomère et à l'île de Fer. C'est aussi là qu'on a trouvé jusqu'ici, dans les recherches craniologiques, le moins d'immigrants sémites.

Le langage sifflé des Canaries n'est pas un fait isolé. Nous avons vu qu'il n'est pas particulier au point de vue linguistique, car c'est de l'espagnol. Le serait-il davantage dans ses rapports avec l'ethnologie ? Il n'en est rien très probablement. Si d'un côté ses relations avec les Guanches sont évidentes, il se rencontre, d'autre part, ailleurs, en différents endroits, à l'état rudimentaire il est vrai, mais avec le même mécanisme. Je me propose de le démontrer dans la prochaine séance.

Le langage sifflé peut prêter à un autre rapprochement, à mon avis plus important. Là où il se rencontre, il se trouve admirablement en rapport avec la nature du sol, les hommes qui le peuplent et leur genre de vie. On connaît les volcans des Canaries, hautes montagnes, ravins profonds taillés à pic. Les habitations, le plus souvent, s'accrochent à des surplombs, quelquefois simples cavernes ou grottes creusées dans les tufs ponceux, superposées sur la même paroi abrupte, avec des sentiers étroits pour unique accès. Il faut se faire entendre à distance, et rien n'est plus commode que le sifflet. Pour traverser un barranco, le chemin est long à parcourir. Le plus souvent il faut de longs détours, on marche pendant des heures : quelques coups de sifflet suffisent pour commu-

niquer d'un bord à l'autre. Là où les déplacements sont faciles, le langage sifflé est inutile et il n'existe pas. Aux Canaries, il peut rendre des services, il s'y montre et persiste, témoin de l'influence du milieu et de l'universalité des lois de la nature.

Enfin, tout en le maintenant dans les limites où nous l'avons placé, on peut dire qu'il étend, dans une certaine mesure, la notion du langage. A côté du cri et de la parole, on trouve quelque chose de distinct : le sifflet.

Discussion.

M. HOVELACQUE fait observer qu'il résulte de cette communication que le langage sifflé n'a rien de conventionnel. Sous le sifflement, on retrouve les syllabes mêmes de la langue parlée. On les porte seulement plus loin, à une grande distance, au détriment toutefois de leur netteté et de leur intelligibilité. Si nous connaissions à l'avance les mots qui vont être prononcés en sifflant, nous les reconnâtrions sous leur forme sifflée. Ce qui permet aux Canariens de comprendre assez facilement ce langage, c'est qu'il n'est employé que dans un petit nombre d'occurrences, toujours les mêmes, de la vie la plus usuelle des montagnards.

Suite de la discussion sur la natalité en France.

La théorie de la natalité et l'urgence de la contrôler par les faits;

PAR M. ARSÈNE DUMONT.

Les principales explications de l'abaissement de la natalité française qui ont été avancées jusqu'à ce jour se ramènent à trois : on en a cherché la cause dans des faits d'ordre économique, d'ordre physiologique et d'ordre mental.

Pendant très longtemps, la faiblesse de la natalité et de la nuptialité a été universellement considérée comme un effet de la misère. Aujourd'hui et surtout en France, elle paraît